

R/TP 59 p

Louis-Germain Lévy

Rabbin de Dijon



Sois Fort et Résolu!



CONFÉRENCE RELIGIEUSE

Faite à la Salle Consistoriale de la rue de la Victoire

le 22 Mars 1903



DIJON

IMPRIMERIE BARBIER-MARILIER

40, RUE DES FORGES, 40

Bibliothèque Maison de l'Orient



072833

Hommage respectueux
Luis Góngora

Sois Fort et Résolu!

Bibliothèque
SALOMON REINACH

Louis-Germain Lévy

Rabbin de Dijon



Sois Fort et Résolu!



CONFÉRENCE RELIGIEUSE

Faite à la Salle Consistoriale de la rue de la Victoire

le 22 Mars 1903



DIJON

IMPRIMERIE BARBIER-MARILIER

40, RUE DES FORGES, 40

Sois Fort et Résolu!

Hazaq véémoç al taarôç veal téhoss.

Sois fort et résolu, sans peur et sans faiblesse!

(Jos., I, 9).

MES FRÈRES, MES SŒURS,

Notre entretien portera sur le courage. Mais mon dessein n'est point de vous parler des formes éclatantes, exceptionnelles, du courage, tel qu'il a lieu de se pratiquer sur le champ de bataille, lors d'une épidémie ou d'un sauvetage. Il n'est pas donné à tout chacun de se trouver dans une de ces circonstances rares, où l'on peut faire acte d'intrépidité, de bravoure, d'héroïsme. Le courage qui me préoccupe, c'est le courage civil, ce mot étant pris dans son acception la plus humble, la plus terre à terre, la plus banale. Je voudrais vous montrer comme quoi le courage est le principe moteur et redresseur de notre existence, qu'il est une vertu d'un usage permanent, d'une nécessité

quotidienne, d'un emploi de tous les instants, qu'il n'est pas seulement une vertu, mais *la* vertu, s'il est vrai que vertu signifie proprement : *force morale passée à l'état d'habitude.*

Tout en nous et autour de nous est énergie qui tend à se déployer le plus possible. L'individu est enveloppé, agité, pressé par une multiplicité incalculable de puissances : forces physico-chimiques qui m'usent et me corrodent ; forces représentées par les autres hommes qui luttent pour l'existence, peinent à conquérir la place la plus large au soleil, s'appliquent à me refouler et à me rejeter au deuxième rang ; forces qui frémissent en moi-même et qui s'appellent tentations, désirs, passions, lesquelles s'ingénient à m'entraîner chacune dans son sens propre. Si je ne veux point consentir à n'être qu'une épave allant à la dérive, une pauvre coquille de noix flottant sans but sur l'océan des choses, il faut que j'ordonne les forces obscures de mon être sous le principe directeur de ma volonté pensante, il faut que je me ramasse sous la discipline et dans l'unité résolument centralisatrice, synthétisante, de ma personnalité, décidé à faire front aux assauts et aux ressacs des fatalités, déterminé à réagir contre tous les éléments adverses, bien mieux, à les tourner d'ennemis en auxiliaires,

à les marquer du sceau de mon effigie. Pour y réussir, il faut que je prenne en moi-même mon point d'appui, le ressort de ma résistance et de mon élan ; pour tout dire d'un mot, *il faut que je m'affirme comme une force positive*. Et c'est précisément en quoi consiste le courage.

Une fois reconnu que je n'existe véritablement qu'autant que je suis une force s'affirmant envers et contre l'ensemble des forces antagonistes, il en résulte que mon existence individuelle gagnera en profondeur, en intensité, en valeur, en dignité, et partant aussi en satisfaction, dans la mesure où elle sera courageuse, s'il est vrai que l'action et le sentiment de supériorité inséparable de l'action rayonnent de la joie comme le soleil rayonne de la lumière. Or, de cette affirmation de nous-même, nous pouvons faire preuve à tout moment, puisque notre existence n'est proprement qu'une suite de vies renouvelées, une succession d'efforts et de luttes sans cesse reprises et poursuivies, puisqu'à tout moment il s'offre une nouvelle difficulté à vaincre, puisqu'à tout moment nous pouvons faire mieux que nous n'avons fait jusqu'ici. Et de ce courage nous aurons d'autant plus besoin d'être munis que notre tâche sera plus obscure. De savoir, en effet, les yeux du monde fixés sur nous, de travailler, comme l'on dit, pour la « galerie », dans

l'assurance qu'on publiera nos exploits, cela soutient notre haleine, excite notre amour-propre, nous communique une sorte d'ivresse; au lieu que, dans la besogne journalière, humble, terne, anonyme, où il n'y a point de spectateurs pour applaudir, où il n'y a ni parade ni façade, ni fracas ni éclat, ni fanfare ni panache, il nous faut emprunter notre stimulant au seul et âpre sentiment du devoir, et, par conséquent, faire un grand, un persévérant effort sur nous-même.

Si le courage est essentiellement affirmation de soi-même, il est d'une clarté d'évidence que ne sauraient faire figure d'homme ceux qui s'échouent dans la paresse, l'inertie, la stagnation. L'indolent, le nonchalant, l'apathique est un être passif, neutre, qui mène une manière d'existence somnambulique. Telle une masse fluide et sans consistance, il s'écoule dans l'universel écoulement des choses. En vérité, il n'existe pas, il est une non-valeur dans l'ordre moral et social. Ce danger d'oï-siveté menace principalement ceux que la fortune a favorisés. N'étant pas harcelés par la nécessité de gagner leur pain, élevés dans les gâteries et les mièvreries, nourris de fades tisanes au lieu du lait fort de cette louve qu'est la réalité, beaucoup se paralysent dans les aises, et, déshabitués de l'effort, incapables de se soulever vers une activité soute-

nue, ils s'énervent, s'alanguissent, se consomment d'ennui, traînent misérablement leur ombre.

A la même classe d'individus et recrutés dans le même milieu, appartiennent ceux qui s'abandonnent dès l'abord, s'affaissent sur eux-mêmes, se condamnent avant toute épreuve, se méprisent au point de se déclarer vaincus avant même d'avoir essayé de combattre. Je songe à ceux qui, dans une malade complaisance envers eux-mêmes, rejettent sur leur état nerveux leur impuissance d'agir, excusent leur irrésolution sur de prétendus désordres fonctionnels, expliquent qu'ils sont fatalement des victimes, ont « le cœur effaré, la défaillance dans les yeux, l'angoisse dans l'âme, ne croient pas à leur propre vie » ⁽¹⁾, décrètent ainsi d'avance leur déchéance et leur défaite, s'enclosent, si je puis dire, dans leur propre cimetièrre. Avec le psalmiste ils pourraient gémir : *Tobati bivên meçouloh veên mo'mod bothi bemaamaqé mayim veschibbôleth schetofosni*. « Je suis enfoncé dans le borbier du marécage où je ne puis prendre pied, je suis engagé au plus profond des eaux et le courant me roule et m'emporte ! » ⁽²⁾.

De cette démoralisation, de cet enlizement, de

(1) *Deutéronome*, XXVIII, 65, 66.

(2) *Ps*, LXIX, 3.

ce marasme, l'on ne peut sortir que par un suprême appel à ce qui reste d'énergie dans l'organisme en apparence le plus épuisé, par un vigoureux effort sur soi-même, qui est un acte de foi dans la puissance de la volonté : *il faut avoir le courage d'avoir du courage!* Au lieu de dire : « Que voulez-vous ? je ne puis pas », dites : « Je veux pouvoir, il faut que je puisse », et vous pourrez, et vous soutiendrez la gageure contre toutes les difficultés, et, avec la prise de possession de votre personnalité, vous entrerez au havre de salut, et, en même temps et par surcroît, vous aurez reconquis la fierté de vous-même, la joie de vivre, le bonheur. Par une éducation de tous les jours, il faut nous mettre en mesure de commander à nos muscles et à nos nerfs, de telle sorte que les évènements ne puissent jamais nous déconcerter, et que, au lieu de nous déprimer, de nous amoindrir, de nous découronner, de nous réduire à l'état d'éléments de déchet et de rebut, ils nous soient une occasion de mise en valeur, de perfectionnement, de prestige.

Etre courageux, c'est oser être soi. Ce qui signifie que je ne dois pas cheminer en automate sur les voies battues, mais m'ouvrir mon sentier avec mon propre pic à travers ronces et roches. Je dois examiner les choses par moi-même et ne pas m'en

rapporter aux formules stéréotypées, à la terminologie sacramentelle, aux gestes ritueliques. Puis, après m'être formé un jugement personnel, dans un zèle de vérité, par une étude attentive et méthodique, je dois arborer hautement l'opinion qui est la mienne, dût-elle heurter le sentiment commun. Je sais combien l'opinion publique est sujette à l'erreur, comme elle est prisonnière de la routine, comme elle se laisse égarer par la passion, séduire par l'apparence, duper par les promesses fallacieuses et les phrases sonores des bateleurs et des démagogues. Hé bien ! je ne fléchirai pas le genou devant la nouvelle idole qui s'appelle le Nombre, *Ló tihyéh aharé rabbim leroôth* ⁽¹⁾. Je lui tiendrai tête, mon obstination fera réfléchir d'autres esprits, nous unirons nos efforts, et ainsi nous parviendrons à ouvrir dans les âmes une percée de plus en plus large par où pénétrera la lumière de vérité.

Vous rappellerai-je combien souvent nous faisons preuve de faiblesse, de pusillanimité, par respect humain ? Nous réglons nos pas, nos paroles, nos contenance, sur le qu'en-dira-t-on. Nous nous effrayons d'une critique et d'un quolibet, lors même que nous savons le mal-fondé de la cri-

(1) *Exode*, XXIII, 2.

tique et du quolibet, lors même que notre censeur et notre railleur sont gens d'intelligence médiocre et d'une teneur morale plutôt mince. Nous craignons de laisser paraître nos sentiments véritables, quand même nous les savons justes et fondés, parce qu'il est de mode et de bel air et de bon ton de tenir état et de mettre enseigne de sentiments contraires. Je vous citerai un exemple dont chacun de vous pourra facilement vérifier l'exactitude. Lorsqu'il vous arrive de vous interroger dans la sincérité de votre conscience, de débrouiller les aspirations qui s'agitent dans votre cœur, de méditer sur les problèmes de la destinée humaine, vous sentez combien la religion est chose salutaire, désirable, précieuse, ce qu'elle met de lumière, de douceur, de fermeté dans une vie, qu'elle est une manne nourricière au sein des défaillances et des désolations, qu'elle est, pour prendre une autre comparaison, un véritable sachet d'aromates qui ranime, conserve et parfume l'âme humaine. — Et pourtant, que de fois vous êtes-vous privé de ces émotions purifiantes, exaltantes, dans le fol orgueil de poser à l'esprit fort, par crainte de passer aux yeux du voisin, pauvre Homais peu qualifié en la matière, être aussi infirme, aussi simpliste et précipité dans ses jugements que vous-même, par crainte de passer à ses yeux pour un

esprit arriéré, vieillot, non émancipé, et que de fois vos lèvres ont-elles proféré des paroles que votre raison et votre cœur condamnaient, que de fois avez-vous affiché un mépris que dans votre for intime vous regrettiez et désavouiez. — Quittez les attitudes, soyez des caractères !

Le courage consiste donc à être vrai, sincère, franc, *dóber émeth bilbóbó*⁽¹⁾, sans pudeur façonnière ni fausse modestie, sans cautèle ni repli, sans fausse onction ni délicatesse efféminée, sans acception de personne ni considération d'autorité. C'est la résolution de dire ce qu'on pense et de conformer ses actes à ses pensées, en ne s'embarassant point d'aller à l'encontre de l'opinion reçue, d'être taxé par les uns de fossilisme, par les autres d'hérésie, en bravant les ricanements, et, au besoin, les persécutions. Mais si, pour mériter d'être appelé courageux, l'on ne doit pas hésiter à proclamer sa manière de voir, à plus forte raison ne doit-on pas la dissimuler, à plus forte raison encore ne doit-on pas la dénaturer.

En d'autres termes, rien n'est plus dégradant, plus immoral, que le mensonge, attendu qu'il est exactement le contraire du courage, s'il est vrai que le courage est affirmation, et le mensonge négation

(1) *Ps.*, xv, 2.



de soi, reniement de ses propres paroles, de ses propres actions, de ses propres sentiments, affublement d'un masque pour présenter une figure qui n'est pas la sienne. Si vous recherchez les causes du mensonge, vous constaterez que presque toujours il est l'effet d'une timidité, d'une peur, d'une lâcheté : on recule devant une responsabilité, on double et on désarticule sa personnalité, pour esquiver un reproche ou s'attribuer faussement un mérite. Mais un homme, dans le sens fort et viril du mot, se présente tel qu'il est, accepte les conséquences des fautes qu'il a pu commettre, réclame l'explication haute, les yeux dans les yeux, sans équivoque, commence d'expier ses torts par la franchise de l'aveu, et se prémunit ainsi contre bien des défaillances futures.

C'est le courage qui communique à notre existence sa valeur, qui forme le coefficient d'une vie humaine, qui fait le *isch hayil*, l'homme du ferme propos, toujours sous les armes pour le bon combat. Si nous analysons les différentes vertus, nous verrions qu'elles ont toutes pour âme le courage. Car qui dit vertu, dit force morale, disposition à l'action haute, capacité de sacrifice, effort pour se déprenre du moi petitement individualiste en faveur du moi supérieur qui constitue la personne morale. Dans tout acte courageux il y a quelque

chose de noble, de désintéressé, de chevaleresque, où on laisse là les froids calculs, les prudences timorées et trotte-menu, les préoccupations de l'immédiatement utile, pour se donner, se dépenser, courir un risque. Des cîmes de l'Idée des souffles nous arrivent, qui nous inspirent la nostalgie de l'au-delà, le désir de dépasser le donné, l'acquis, l'imparfait, la soif du non connu, du non respiré, du non possédé. En tenant les yeux fortement fixés sur l'image de la Beauté morale que nous avons entrevue, nous nous oublions nous-même, nous nous sollicitons à l'action généreuse, nous nous exaltons à la hardiesse des grandes entreprises, nous rapprochons la terre du ciel, nous ajoutons à la perfection de Dieu, car « le Dieu saint est sanctifié par la vertu »⁽¹⁾.

Avec le poète hébreu, nous demanderons au Seigneur : *Rouah nokhôn haddésch beqirbi*⁽²⁾, « Renouvelle incessamment un esprit de fermeté dans mon cœur ». Le courage est le viatique indispensable dans ce monde, où l'homme est exposé à tant d'entraînements, à tant de disgrâces, à tant de blessures, à tant de chutes, à tant de deuils. Malheur à celui qui ne se ceint pas les reins d'une triple ceinture et qui ne s'est point frotté de l'huile des lut-

(1) *Isaïe*, V, 16.

(2) *Ps.*, LI, 12.

teurs : il sera renversé, il sera piétiné, il ne sera bientôt qu'une loque lamentable. Pour supporter les fardeaux, résister aux coups, ne pas succomber à l'abattement, il faut posséder ces vertus d'un usage courant, journalier, qui, pour n'avoir pas l'éclat des grands actes d'héroïsme et pour ne pas solliciter l'admiration publique, n'en sont que plus méritoires dans leur sublime humilité, je veux dire : la patience, l'endurance, la persévérance, la bonne humeur, la sérénité. Toutes ces qualités sont journalièrement nécessaires pour nous soutenir dans nos multiples devoirs professionnels, domestiques, sociaux, pour nous supporter mutuellement dans la famille et dans la société avec nos divergences et avec nos défauts, pour dompter les mouvements d'un amour-propre prompt et habile à s'offenser des moindres contradictions et contrariétés, pour comprimer ce qu'il y a en nous de vanité ostentatoire, d'ambition disproportionnée, de précipitation folle, pour garder notre sang-froid au milieu des situations les plus difficiles, pour ne pas laisser l'aigreur et l'acrimonie corrompre notre âme, l'envie nous décomposer le cœur, le blasphème nous brûler la bouche, pour accueillir avec une pleine maîtrise de soi toutes les épreuves, tous les dénigrements, toutes les perfidies.

Apprenons à nous apprivoiser avec l'idée de la

douleur et l'idée de la mort. Il nous les faut envisager comme des faits naturels, des données nécessaires, des éléments intégrants de la vie universelle. Et, puisqu'elles sont inévitables, tâchons du moins qu'elles ne nous prennent pas au dépourvu, enlevons-leur par avance ce que leur surprise a de cruel et ce que leur morsure a d'aigu. Et alors, l'heure sombre sonnée, nous saurons nous raidir contre le désespoir, opposer un front stoïque à la trahison des hommes et des choses, et, dans un sursaut d'énergie, faire tourner l'occasion de détresse en ressource d'édification, la circonstance de dépression en tremplin d'initiative !

Se laisser abattre, c'est acquiescer à la défaite, c'est dire « amen » à la force brutale, c'est signer son abdication d'être libre. Notre pouvoir c'est notre vouloir. Donc voulons toujours et quand même ne point renoncer, en dépit des apparences, en dépit des méconnaissances, en dépit des injustices. Si nous fléchissons sous l'accablement du faix, que ce soit pour un instant et pour mieux nous redresser ! L'émotion réflexe une fois passée, ressaisissons-nous et conservons-nous le cœur dans l'espoir, dans la foi, dans la joie. La joie est héroïque dans ce monde, où la sottise, l'intrigue, la duplicité, la félonie ne remportent que trop de victoires. La joie est la vertu des mâles, des âmes hautes, fières, for-

tes. Elle est à la fois une preuve et une source de courage : elle atteste la pleine possession de soi-même et elle pousse à l'activité audacieuse, généreuse, féconde. Elle est le ressort d'un métal solide et souple, aux virtualités d'énergie, qui supporte sans se rompre la pression si lourde soit-elle, qui communique et décuple l'élan et fait bondir jusque dans les étoiles.

MES FRÈRES, MES SŒURS,

En vous parlant de courage quotidien, je vous ai tenu un langage essentiellement juif, car le courage quotidien forme la substance morale de toute l'histoire juive. Tout le passé d'Israël n'est qu'une longue et inlassable exhortation à la résistance, à la patience, à la persévérance, envers et contre la conjuration de toutes les puissances terrestres, dans les conditions les plus propres à jeter au désespoir. De toutes les profondeurs du Temps des milliers et des milliers de voix juives nous crient : *Hazaq véémoç, al taarôç, veal téhoss*. « Quoi qu'il te puisse arriver, sois fort et résolu, sans peur et sans faiblesse » !

Aux heures de détresse, lorsque le ciel se fait noir et que le vent souffle en rafales paniques, rappelez dans votre mémoire l'exemple de vos pères. Rap-

pelez-vous que vous êtes les descendants du patriarche Jacob, que la légende biblique nous montre luttant avec l'être divin et le contraignant à le bénir du nom d'Israël, c'est-à-dire « jouëteur puissant ». Rappelez-vous que vous avez pour aïeule Débora, qui, « au temps de Samgar, où les routes étaient devenues solitaires, et où les voyageurs suivaient des sentiers détournés, se leva comme une mère au milieu d'Israël », et rendit aux tribus l'assurance et la sécurité. Rappelez-vous que vous comptez parmi vos ancêtres les Samson, qui cueillaient le miel dans la gueule des lions. Souvenez-vous des prophètes, qui pendant plusieurs siècles, sans autres armes que leur parole, sans autres forces que leur conscience, montèrent à l'assaut de toutes les citadelles du mal, soutinrent une lutte de tous les jours, âpre, farouche, titanique, contre la superstition et l'immoralité. Souvenez-vous des Asmonéens qui, infime poignée de soldats improvisés, aiguësèrent l'éclair de leurs hoyaux, entreprirent une guerre folle contre le colosse syrien, et reconquirent l'indépendance. Souvenez-vous enfin des prodiges de vaillance dont les juifs du moyen-âge offraient le spectacle journallement renouvelé : ce juif honni, conspué, traqué, qu'on déchirait dans sa chair, dans son cœur, dans sa conscience, il se raidissait dans une protestation incoërcible, et,

dans les conjonctures les plus tragiques, conservait son optimisme moral, qu'il ne faut pas confondre avec l'optimisme béat du bourgeois repu, mais qui est la confiance que la victoire finale doit rester à la volonté tenace, obstinée, inébranlable, qui jamais ne doute d'elle-même, qui jamais ne se laisse abattre.

Suivons l'exemple de ces glorieux modèles, entendons ne laisser à personne le privilège et l'honneur de la magistrature morale qui nous appartient par droit d'ancienneté et de souffrance, et si, sous le bélier de l'ennemi ou sous la lime du temps, les constructions passées s'écroulent, ne perdons pas les heures en lamentations stériles, emparons-nous des pierres et formons-en les assises d'un édifice plus beau et plus grandiose. Ainsi nous aurons mérité d'être appelés Israélites, c'est-à-dire « joûteurs puissants », et Juifs, fils de Juda, qui portait un lion dans ses armes.

Celab rekhhab al debar émeth, « Hardi ! lance ton char en l'honneur de la vérité » !⁽¹⁾.

(1) *Ps.*, XLV, 5.



